



Martin Page

La libellule  
de ses huit ans

le dilettante

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

*Comment je suis devenu stupide,*  
Le Dilettante, 2001.

Martin Page

*La libellule  
de ses huit ans*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture © Claude Fraysse  
© le dilettante, 2003.  
ISBN 978-2-84263-392-9

*À Anne, amie et épistolière.*



C'est dans un tombeau égyptien de la XVIII<sup>e</sup> dynastie que le sourire de Fio apparaît pour la première fois. Le 8 juin 1912, le jeune lord Dalhousie passa le cirque rocheux de Deir El-Bahari, site archéologique déjà connu et exploité, couvert de dizaines de tentes de toile blanche, agité par les va-et-vient incessants d'équipes hétéroclites, mélange d'amateurs éblouis, de brillants universitaires et de trafiquants. Sa bourse du British Museum, obtenue grâce au soutien de son professeur, le célèbre F.L. Griffith, était quasiment épuisée et les seuls trésors qu'il ramènerait en Angleterre seraient ceux achetés aux profanateurs de sépultures. Lord Dalhousie se passa la main sur les joues pour enlever la poussière accumulée par des jours de marche ; il regarda vers le Nord, l'Angleterre, le comté de Cumbria, ses monts brumeux et verts, et ses lacs. Au moment

où il prit la décision de rentrer, un de ses porteurs disparut, subitement happé par les profondeurs du désert; le sable s'était dérobé sous ses pieds. Le porteur hurla jusqu'à ce que sa tête s'écrase sur une stèle dix mètres plus bas. Lord Dalhousie reprit espoir, ses yeux s'illuminèrent comme s'ils avaient gagné la capacité de refléter le soleil. Il descendit à l'aide d'une simple corde dans le gouffre qui se révéla être un hypogée. Levant sa lampe à huile, il découvrit une fresque représentant Nebamon, un dignitaire thébain, et sa femme; sagement accroupie entre eux, leur fille, et sur son visage, la flammèche révéla le sourire d'une Fio pas encore née.

Lord Dalhousie mourut trois ans plus tard d'une mystérieuse maladie sans avoir jamais revu le comté de Cumbria; fier jusqu'au bout de son apport à l'égyptologie, heureux malgré sa vie abrégée d'avoir touché tant de trésors, et de les avoir réveillés pour les offrir à la postérité. Jamais il ne se douta de la vraie merveille qu'il sortit de l'oubli, de cet or qui ne brillait pas, de ce diamant couleur chair.

Peut-être le sourire de Fio avait voyagé auparavant dans des peintures plus anciennes, des fresques d'autres civilisations, voire dans des peintures rupestres, mais il n'en restait aucune trace. S'il existait un maigre catalogue des œuvres contenant le sourire de Fio, alors on chercherait

en vain une logique à ses apparitions : on le rencontre en Chine dans une aquarelle sur soie de Ma Yuan au XIII<sup>e</sup> siècle, chez Whistler dans la troisième version de sa *Symphonie en blanc* ou son portrait de Madge O'Donoghue et sur la *Fillette en bleu* de Modigliani. Des siècles peuvent passer sans qu'il surgisse, puis il naîtra deux fois dans l'année. La photo d'une jeune résistante polonaise à qui un officier nazi passe une corde au cou est la dernière trace du sourire de Fio avant son éclosion sur le visage de sa propriétaire légitime. Qu'aucun historien d'art n'ait jamais remarqué la généalogie du sourire de Fio n'est pas étonnant : il est nécessaire de le connaître pour le voir, il faut l'aimer pour le découvrir.

\*

Le 9 mai 1980, le sourire de Fio passa le col de l'utérus de sa mère. C'était un sourire à peine formé, comme prématuré, et sans doute les francs rieurs et les heureux du dimanche ne l'auraient pas homologué. Le sourire de Fio s'apprivoisait du regard, il n'apparaissait que sous certains grains d'une lumière rare, dans le voile d'une demi-obscurité, dans ces moments qui ne vivent dans aucune seconde et dans les yeux de ceux qui disent leurs derniers mots. Ses lèvres minces et pâles comme celles d'un horizon anémique

tranchaient avec ses cheveux roux ; elles bougeaient peu, même quand Fio parlait ; mais le sourire était toujours là, bien présent. Il devenait éclatant si on en avait l'intuition, il était sublime pour ceux qui avaient l'imagination de le voir ainsi dans ce visage banal. On n'aurait su dire si son sourire était le point de départ ou d'arrivée de l'ironie qui rayonnait de Fio. C'était une ironie douce comme un couteau dont la lame serait un pétale de rose. Si les morts étaient capables de sourire, ils souriraient ainsi.

\*

Le 18 décembre à dix-sept heures et treize minutes, le soleil n'était pas encore apparu, mais le temps ne restait pas inactif. Il pleuvait depuis le début du jour ; depuis la rosée, il pleuvait sur les rues grises et abîmées, sur les toits gris, verts et penchés ; il pleuvait sur les cheveux gris, épars, bruns, longs, courts des passants ; sur les parapluies, les toits des voitures et les casques des motocyclistes ; il pleuvait sur les pigeons en vol et les clochards endormis ; sur les journaux qui dépassaient des kiosques, dans le cou des travailleurs pressés, sur les carreaux des lunettes, les cartables des écoliers.

Il avait plu sur Fio aussi, et comme elle ne croyait pas aux parapluies elle était entièrement

habillée d'eau. Elle avait ouvert la porte de son immeuble ; l'averse avait continué. Après avoir jeté son manteau vert marais sur une chaise, et son pull marine dans le coin à linge sale du salon, elle se découvrit assise en tailleur dans son canapé. Elle n'avait pas eu le courage de sécher ses cheveux ; elle comptait les laver plus tard, remarqua que le temps aimait bien pleuvoir quand elle avait les cheveux gras ; et puis, elle était heureuse de détenir une preuve de l'événement météorologique qui continuait derrière la fenêtre du salon. Le rouge du canapé profita de quelques gouttes. Avec une serviette de bain, elle enleva les étoffes aqueuses de sa peau et de ses vêtements, mais les fils de la pluie étaient tissés si finement qu'ils s'y mêlèrent davantage.

Fio s'essuya les mains sur son maillot de corps blanc, se leva, traversa le salon, saisit la poignée du réfrigérateur, mais, au dernier moment, ne l'ouvrit pas. Elle retira sa main droite de la poignée d'aluminium avec la prémonition qu'elle allait se brûler. L'enchaînement avait été trop parfait, elle commençait à exécuter les choses si mécaniquement qu'elle ne se souvenait pas de leur réalisation. Le frigo prévoyait ses gestes. Les objets apprennent la façon dont nous les saisissons, ils finissent par connaître ceux qui croient les posséder. La vaisselle était faite, son thé repo-

sait, fumant près du canapé, mais elle ne se revoit pas effectuer ces actions. La vie de tous les jours avait gagné des muscles. À force d'entraînement, elle allégeait les petites épreuves olympiques journalières. Fio ne voulait pas que son quotidien devienne si musclé que les heures passeraient comme des secondes ; elle craignait cette efficacité huilée qui anéantit la conscience de faire les choses. Parfois, ça lui servait, cette torpeur, quand elle était triste, mais elle connaissait le danger de cette drogue qu'est la répétition. Elle baissa sa main droite pour briser l'habitude, et ouvrit le frigo avec sa main gauche. Le réfrigérateur grogna, mécontent de cette esquivé. Le froid se colla sur le visage de Fio par petites touches d'un pinceau glaciale. Le yaourt qu'elle choisit tomba par terre. Sa maladresse la rassura. Elle ramassa le pot cabossé, prit une petite cuillère et retourna s'asseoir dans le canapé.

Elle regarda sur le mur en face d'elle la reproduction de l'estampe d'Hokusai, *La Grande Vague*. Son appartement était grand pour une fille seule, elle ne s'était jamais habituée à l'espace dont elle disposait. Ça avait l'avantage de lui laisser la place nécessaire pour ne rien ranger. Les objets traînaient au hasard des pièces et du couloir. Ses vêtements étaient éparpillés dans la chambre, les disques autour de la chaîne dans le salon, les films près de la télé, les livres,

assiettes, tasses étaient semés dans toutes les pièces. L'appartement ne donnait pourtant pas une désagréable impression de désordre; au contraire le bazar avait du charme, comme un jardin naturel regorgeant de plantes exotiques à qui on aurait laissé la liberté de croître sans tuteurs. Quand la poussière commençait à apparaître, Fio ramassait tout, empilait les livres dans la bibliothèque, lavait et rangeait les tasses, ses vêtements, remettait le canapé droit, passait le balai et la serpillière pour recommencer à zéro la géologie de son monde et effacer l'entropie. Mais le désordre était persévérant, et revenait comme la marée pour abandonner de nouveaux poissons et coquillages, des morceaux d'épaves et des méduses. Ce n'était pas elle qui avait peint les murs de ce beige caca d'oie, ni acheté les horribles meubles bleus de la cuisine équipée. Elle n'avait rien choisi ici, il lui semblait plutôt que c'était l'appartement qui l'avait adoptée dans un magasin au rayon «locataires». Elle avait habitué le lieu à sa présence. Peu à peu son âme avait recouvert les pièces, le bleu des meubles de la cuisine, et désormais l'appartement était couleur Fio.

Après avoir changé l'eau de la gamelle de Pélam, elle s'assit en tailleur sur le canapé et but son thé par petites gorgées avec un bruit de succion. C'était un de ses mélanges pré-

férés, un Earl Grey mêlé d'agrumes et de fleurs bleues conseillé par les deux demoiselles de la Compagnie Anglaise des Thés. Elle le prenait sans sucre, sa saveur si riche de fleurs et de Chine suffisait à égayer son palais et ses pensées. Elle n'avait plus cours jusqu'au 3 janvier et, comme d'habitude, avait trouvé quelque chose de mieux à faire que de réviser. Cette fin d'après-midi, ce quelque chose, c'était rien, mais c'était largement suffisant. Peut-être que dans une minute ou deux, elle ouvrirait un livre, un roman de préférence, ce genre de roman où habitent des êtres vivants, ranimés de leur coma par la médecine des yeux d'une lectrice, où il n'y a pas d'air conditionné et où l'obscurité possède cette merveilleuse odeur de papier imprimé, dans lequel le soleil ne tient plus dans le ciel, mais dans cinq lettres, S, O, L, E, I, L. Soleil.

Une terrible pensée posa ses huit pattes velues sur sa quiétude : dimanche sortirait de son cocon dans moins de douze heures. Un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale. Elle songea qu'un jour il faudrait juger ce jour criminel, le mettre en prison ou quelque chose comme ça. Le dimanche ne l'avait jamais aimée. Heureusement, il était moins présent depuis quelques années, et ne lui prenait guère plus d'un jour par semaine. Toute sa jeunesse avait été un dimanche, un long jour pendant lequel les magasins lui étaient

fermés, où elle était seule chez elle, sans rien à faire, où même quand il y a du beau temps, le ciel bleu a le goût de quelque chose de gris.

Elle appuya sur la télécommande, la voix de Neil Hannon sortit de la vieille chaîne abîmée posée en travers de la pièce. A posteriori, elle constata que son frigo était quasiment vide, elle ne s'en était pas aperçue en l'ouvrant ; son ventre qui grognait lui renvoyait maintenant l'image des étagères désertes. Elle devait aller faire des courses. Le supermarché se trouvait à quelques dizaines de mètres de chez elle, rue de Belleville, elle n'en aurait que pour cinq minutes, mais elle savait qu'elle passerait plus de temps assise sur son canapé à penser à ses courses qu'à la réalisation de l'action elle-même.

Avec un acharnement désinvolte qui n'allait pas sans de petites souffrances et un peu d'angoisse, elle s'entraînait à la réalité comme à un sport de compétition. Même si elle manquait d'abdominaux sociaux, la plupart du temps elle réussissait les exercices nécessaires à une existence paisible. Lasse et amusée, elle se plaçait dans les starting-blocks pour aller acheter du pain, rejoindre ses condisciples à l'université... Elle tirait un coup de revolver dans sa tête, et c'était parti. Elle irait peut-être voir Zora en passant. Elles bavarderaient, tireraient sur le mur de la cuisine de sa voisine avec un petit Beretta ;

viseraient bien car elles ne viseraient rien, mais ça ferait des trous sur le mur qui ressemblait de plus en plus à une lune rectangulaire et plane. Peut-être. Ou bien elle resterait assise en tailleur dans son canapé rouge foncé à rêvasser à un futur trop timide pour se réaliser, continuerait à faire transpirer ses espoirs modestes et à les entraîner pour les assauts finaux de la réalité. Mais, pour l'heure, il restait à son cœur beaucoup de choses à massacrer tranquillement, et elle n'était pas certaine d'en avoir fini avec elle-même. Le thé vint au meilleur moment, quand ce moment est n'importe quand, la noyer de ses délices. Elle prit un bloc de papier qui traînait sur le carrelage blanc craquelé et commença à écrire des choses importantes qui la faisaient trembler.

Des coups rapides furent frappés à la porte. Cela étonna Fio, car pour pénétrer dans l'immeuble, il était nécessaire de sonner à l'interphone ou de connaître le code. Et seules Zora et elle-même le possédaient. Mais elle se souvint que sa voisine avait défoncé la porte avec une masse la semaine dernière, car elle l'avait oublié. Fio n'eut pas le temps de se lever du canapé, le visiteur eut l'amabilité de ne pas la déranger, et entra. Il poussa la politesse jusqu'à ne pas s'excuser.

– Vous êtes Fio Régale ? Vous êtes Fio Régale.

Être nommé par un inconnu donne toujours le sentiment de ne plus s'appartenir. Fio serra sa tasse, tous ses muscles se tendirent ; l'homme avança davantage. Elle jeta un coup d'œil vers le coin gauche du canapé, et estima qu'en cas de besoin elle aurait le temps de plonger la main sous le coussin pour prendre le revolver que lui avait offert Zora. Le jeune homme était calme, sûr de son bon droit à la déranger et à entrer chez elle sans sa permission. Non qu'il fût sans gêne ou agressif, simplement il avait été élevé dans un monde où toutes les portes lui avaient été ouvertes et donnaient à chaque fois dans des pièces remplies de gens qui l'aimaient et l'accueillaient avec bienveillance. Ses amis disaient de lui qu'il était le plus adorable des hommes dans la catégorie des moins de soixante-quinze kilos, et malheureusement c'était bien la vérité.

– Vous êtes de la police ?

– De la police ? Non...

– Vous n'avez pas frappé, dit Fio en fronçant les sourcils et en balayant une mèche rousse de son front blanc.

– Croyez-moi, c'est un détail dont l'Histoire n'aura que faire.

Il ajouta, comme s'il s'adressait à une foule apprivoisée, que « l'Histoire ne se souvient pas si on a frappé à la porte, si on s'est essuyé les pieds sur le paillason, elle se rappelle seulement

qu'on est entré». Il était satisfait de sa tirade ; il l'avait répétée dans la voiture pendant tout le trajet. Elle était déjà gravée dans le journal intime qu'il gardait dans une poche contre sa poitrine. Il en prenait grand soin, car il serait un jour publié : un éditeur persuadé de l'avenir brillant du jeune homme et, sinon de sa postérité, de la postérité de certains des êtres qu'il rencontrait, lui avait versé un important acompte pour ce livre.

Fio fut saisie par l'étonnante finesse de ses traits et la beauté exquise de son visage. C'était le passeport pour le regard des autres qui lui donnait le sentiment d'être chez lui partout. Au IX<sup>e</sup> siècle, Li Yi-Chan enseignait que les fils se devaient de pratiquer à la perfection les six arts : la musique, les rites, le tir à l'arc, l'écriture, le calcul et l'art de conduire un char. Charles Folquet possédait l'allant et le port de menton qui indiquaient qu'il les maîtrisait tous. Il avait tout juste trente ans, mais se conduisait comme s'il avait des siècles de félicité et de gloire derrière lui.

– Je suis fier de vous rencontrer, mademoiselle. Immensément touché et honoré.

Il s'était incliné, non avec son corps, mais avec sa voix. Fio n'aurait pu en jurer, mais elle avait senti comme une mauvaise odeur de sincérité dans cette promesse d'allégeance. Il

tenta de lui baiser la main. Fio transforma cette tentative étrange en une légère poignée de main.

– Vous devez venir avec moi. S’il vous plaît. (Il se reprit.) Excusez-moi. Voudriez-vous avoir l’obligeance de me suivre?

– Vous avez un mandat?

– Je viens de la part d’Ambrose Abercombrie, dit le jeune homme, vexé d’être pris pour un agent de la force publique. Il n’avait pas senti le ton narquois de la jeune fille. Il lui tendit une lettre cachetée.

Le papier lourd et épais était luxueux. Fio détacha la cire rouge et déplia la feuille. Elle était vierge, rien n’était marqué sur sa surface crémeuse. Elle hochait la tête et sourit au jeune homme pour lui indiquer qu’elle comprenait. Ce n’était pas le cas, mais il était si sûr de lui qu’elle n’avait pas voulu gâcher sa certitude de messenger royal. Elle plia la feuille et la posa sur la table basse.

– Et vous êtes?

L’innocente question de Fio fit fleurir un volcan de lave en plein milieu de l’organe vital du jeune homme, son orgueil; pourtant, son sourire avenant ne s’effaça pas. Il serra les dents. La régularité de son visage était en train de se briser, aussi pour prévenir le risque de la formation d’une ride, il décida qu’il avait affaire à une

ermite. C'était l'explication. Certes Fio Régale ne le connaissait pas, mais elle ne connaissait sans doute personne. Il n'y avait qu'à voir son appartement : quel désordre. D'un rapide coup d'œil, il scanna la bibliothèque de la jeune fille et constata qu'elle ne contenait presque que des romans ; les disques et vidéos occupaient chacun une étagère particulière. Pour cacher sa gêne, il s'approcha de la fenêtre du salon et regarda dehors.

– Je suis Charles Folquet.

Dit-il d'un ton sans importance, de cette fausse nonchalance qui le faisait passer pour quelqu'un de détendu et de décontracté en toutes circonstances. Comme aucune liesse ne se déclencha sur le visage de Fio, il décida que ce sentiment devait éclater dans une autre partie de son corps. Sans vraiment la forcer, il lui mit son manteau encore humide sur les épaules ; avec une douceur coercitive, il l'entraîna hors de l'appartement. Ses manières assurées et attentionnées lui permettaient de se conduire avec indélicatesse sans provoquer de réaction de la part de ceux qui en étaient victimes. Il possédait une telle grâce que même s'il donnait une gifle, le bénéficiaire oublierait la douleur de l'agression pour ne ressentir que la fluide beauté du geste.

Fio n'aurait su dire ni qui, ni pourquoi, mais

tage. Elle avait peur de cette gloire étrangère qui attaquait sa solitude en la maquillant et en la ridiculisant.

Fio connaissait bien le malheur, elle avait appris à l'apprivoiser. Avant la première visite de Charles Folquet, il était un animal familier dont elle ne s'occupait que quelques minutes par jour pour le nourrir et changer sa litière. Elle regrettait son petit malheur intermittent, si normal et mélangé de rires. Ce grand bonheur d'importation ne le valait pas.

Tous ces gens qui avaient conspiré à sa gloire avaient été aimables, serviables et attentionnés. Elle n'avait rien à reprocher à quiconque : on l'avait aidée et soutenue, personne n'avait jamais été si gentil envers elle. Certes, les manières de certains l'avaient étonnée ou choquée. Elle avait regardé avec espièglerie les mœurs de ceux à qui l'art avait permis de se créer à bon marché un monde qui donnait du brillant à leurs vies grises et du simili-exceptionnel à leur normalité. Après tout, ils avaient trouvé un moyen comme un autre de vivre et de repousser un peu leur peur de la mort. Malgré les blessures qu'elle sentait en elle, personne n'avait jamais cherché à la blesser. Il y avait de quoi devenir fou. Elle n'avait personne à accuser, personne à détester qui aurait pu déclencher une colère salvatrice. Elle était désarmée face à cette milice de sourires,

attachée devant le peloton d'exécution de cette armée de mains tendues et de lèvres amoureuses. Tous ces gens lui donnaient le vertige, elle les trouvait trop grands, leurs idées construites comme d'immenses buildings de fer et de béton.

Fio avait réussi à survivre pendant des années parce qu'elle avait décidé de choisir ses vérités. Ainsi, un jour, par une décision désinvolte et définitive, elle avait abandonné la semaine et ses jours qui articulaient la vie. Depuis, le temps avait suivi le cours de ses sentiments, de ce qu'elle mangeait ou voyait. Son calendrier c'était de petits moments, des instants fugitifs au détour de l'aile d'une tourterelle, une séance de cinéma; ses ères étaient des livres qu'elle lisait; ses époques consistaient en une cigarette fumée, une tasse de thé bue, une fraise dégustée. Ses civilisations naissaient et mouraient le temps de la douceur d'une cerise qui éclatait sur sa langue. Elle s'était constitué son petit monde où elle profitait de l'hiver de chaque seconde.

Elle regrettait ces jours portés par une chanson, un film ou un livre, ces petits coups d'État charmants sur son humeur.

Auparavant, quand elle n'était qu'elle-même et pas encore ce que d'autres pensaient qu'elle était, des nuits et des journées entières passaient sans elle et la laissaient sur le quai. Elle avait appris à faire avec. La sensation était maintenant